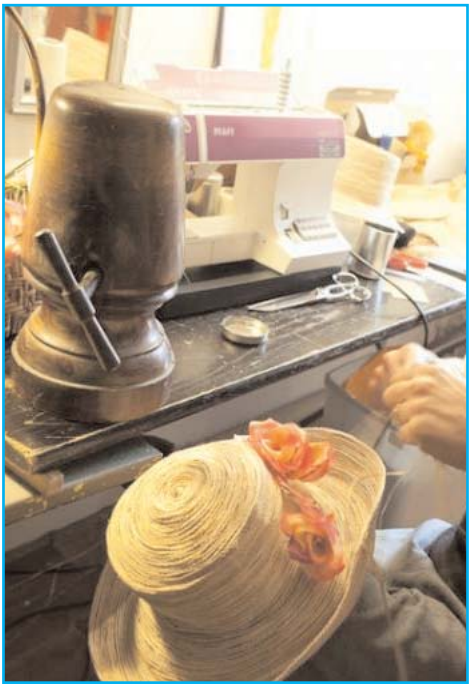
LA CONSCIENCE DU CHAPELIER

J'ai autrefois fait ma pelote dans la chapellerie. On appelait chapellerie ces magasins aujourd'hui surannés où femmes et hommes trouvaient des coiffes à leur pied, métaphore certes osée, mais il faut se souvenir que fut un temps où tous portaient des galurins, des badas, des caloquets, des bibis, des doulos... bref, des couvre-chefs en tous genres et de tout poil. Le choix d'un chapeau ou d'une casquette marquait l'homme, disait son statut, sa condition ou son désir de s'en extirper. Le rond, le haut, le mou, le cassé, le feutré... Tout un univers subtil où il fallait la compétence éclairée du chapelier pour pouvoir espérer se tenir dans le monde.

Aujourd'hui bien sûr, n'existe pratiquement plus qu'un seul modèle de couvre-con : celui à longue visière sur laquelle si possible sera écrit un message publicitaire que tous ces crânes-sandwich consentent à arborer sans qu'on les rémunère pour leurs efforts. Le pauvre est généreux avec le riche si on le flatte un peu ! Seule une petite frange de la population résiste encore : généralement ils sont intermittents du spectacle et arborent des bitos à courte bordure, façon J.R., les lunettes de soleil en moins. Mais le gros des troupes ne jure et ne vit que pour sa gapette de joueur de base-ball avec couleurs gueulardes et slogans ravageurs !



Il y a quelques années, les porteurs de ces objets hideux les disposaient sur leurs pauvres crânes en plaçant la visière côté nuque ! Ça faisait genre (prononcer “jonre” en djeun's moderne !). Mais quelle erreur ! Ils ont vite compris qu'il était préférable d'avoir une visière bien longue, bien basse, bien sur le front et bien en protection de la vue ou en tout cas du regard des autres. Les gars se baladaient avec les sigles des Chicago Bulls[1] sur leur front, mais dissimulaient leurs yeux. Les niais ! On savait bien que c'était Chicago-Boule qui passait dans la cage d'escalier... Un Chicago-Boule parmi les milliers d'autres, uniforme, similaire, attifé de la même manière que le troupeau complet. Et puis bien vite, ils ont compris que, pour mieux encore faire *jonre*, la casquette devait se combiner avec la capuche : visière devant, œillères de chaque côté !

À cet égard, le premier enseignant venu garde le souvenir ému de l'expérience consistant à faire retirer ces deux protections aux mômes de douze ans ! Ils ont pu constater que c'était là une seconde peau et qu'à la seule idée de s'en séparer, ne fût-ce qu'un instant, nos chères générations futures saignent le sang de la rage et du dépit, regimbent, s'insurgent et demandent bientôt à leurs parents de porter plainte contre tous et contre chacun !

Bref... Face à l'évolution des choses, j'ai converti ma chapellerie. J'ai désormais une casquetterie ! Les modèles sont bien entendu recouverts de publicités tapageuses mais surtout, j'ai développé le concept de visière latérale qui peut dans certains cas se substituer à l'usage de la capuche. Grâce à moi, le djeun's peut à la fois ne pas voir devant lui, mais il est empêché de voir sur le côté. Un succès ! Que dis-je : un véritable triomphe ! Et puis quoi ? Qu'y a-t-il à voir qui puisse être si intéressant qu'il faudrait lever le nez au-dessus de la ligne de flottaison ? La visière et les œillères vont assez bien à une société moderne où n'existe pas d'autre vérité que

celle qui ne s'étend pas au-delà du bout d'un nez dont le flair est probablement lui aussi oblitéré par d'autres effluves plus ou moins délétères.

J'exagère, c'est évident! Mais hélas, je ne peux pas complètement m'empêcher de croire qu'il y a dans mon petit commerce le germe ou le symptôme d'un penchant plus général. C'est l'instant où l'uniformité absolue devient le signe prétendument distinctif de l'exception: "Je suis unique, car je ressemble enfin à tout le monde" avec son corollaire: "Je sais tout, puisque je ne vois rien!"

Et il en va de même avec la chose publique et les visions à courte vue, bloquées au-dessus, coincées à droite et verrouillées à gauche! Si je ne craignais pas de nuire à la prospérité de mon affaire, je mettrais en vitrine les mots de l'écrivain belge Frank Andriat: "Le nationalisme est une maladie insidieuse, un cancer de l'esprit, qui vous gagne lentement, mais en profondeur (.../...). Vous n'observez bientôt plus qu'un point unique, celui que vous voulez atteindre, et vos œillères vous empêchent de voir comment le monde tourne autour de vous. D'argument paranoïaque en argument paranoïaque, vous construisez un édifice qui semble solide, mais qui ne peut résister au choc de la réalité que si vous vous coupez d'elle. Vous paraissez d'autant plus convaincu de vos idées que vous n'avez plus que celles-ci pour convaincre: en général, elles sont simplistes, vont droit au but, rejettent les autres, sans nuance et avec fracas. Les imbéciles trouvent là leur pitance: vous devenez un crétin facile à comprendre (puisque vous défendez des idées auxquelles il n'y a rien à comprendre) et vous ramenez l'homme à la barbarie en désignant des boucs émissaires qui vous offrent de vous présenter en victime quand on n'est pas d'accord avec vous."[2]

Le gars Andriat a la prose qui pioche un peu, nous sommes d'accord et même s'il a remplacé le mot *casquette* par le mot *nationalisme*, je crains bien qu'il n'ait pas tout à fait tort... Mais ça me fend le cœur de penser qu'il pourrait viser ainsi le pauvre chapelier pour en faire le complice de nos infortunes contemporaines!

Michel Lalet

1. Nom d'une équipe américaine de basket-ball dont le bison est l'emblème.
2. *Bart chez les Flamands* de Frank Andriat. Babelio éditeur.